

Dans les yeux  
*de Laurence*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Dans les yeux de Laurence / Francine Laviolette

Nom : Laviolette, Francine, 1952- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190035374 | ISBN 9782897833305

Classification : LCC PS8623.A8354 D36 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

FRANCINE LAVIOLETTE

Dans les yeux  
*de Laurence*



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À mes deux amours, Roger et Martine.  
Vous avez donné un sens à ma vie.*

*Ne te laisse jamais intimider en silence.  
Ne te permets pas d'être une victime.  
N'accepte pas que les autres définissent ta vie à ta place.  
Tu dois la définir toi-même.*

AUTEUR INCONNU



## Prologue

*Octobre 1955*

Annette et Antoine Michaud patientent dans la salle d'attente depuis une vingtaine de minutes. Ils ont hâte de connaître le rapport de l'oculiste. Le diagnostic tombe enfin ; «il faudra opérer», annonce le médecin.

Laurence, leur fille unique âgée d'à peine trois ans, doit subir une chirurgie à un œil pour corriger un strabisme sévère. Aux dires du spécialiste, l'opération est sans danger et assurera à la petite une meilleure qualité de vie en améliorant son apparence physique. «Elle sera plus jolie», avait-il dit.

Depuis, trois années ont passé et le souvenir de l'intervention est encore bien présent dans la mémoire de Laurence.



# I

## L'opération

Une religieuse hospitalière surgit au bout du long corridor sombre qu'un pâle rayon de soleil arrive à peine à éclairer. Elle avance vers la fillette d'un pas autoritaire en faisant claquer ses talons sur le sol dans un rythme soldatesque. S'arrêtant devant Laurence et sa mère, la femme, vêtue d'une longue robe noire et coiffée d'une cornette blanche, agrippe brutalement la main de l'enfant. La petite, terrifiée, serre son lapin en peluche très fort contre sa poitrine.

L'étrangère au corps squelettique et au visage cireux saisit brusquement la peluche et conduit l'enfant contre son gré dans une grande salle abondamment éclairée. Un petit groupe de personnes, toutes habillées de blanc, masquées et munies de gants chirurgicaux, couchent la fillette sur une table glacée. Elles tentent de lui appliquer sur le nez un tissu imprégné d'une odeur très forte. Laurence crie de toutes ses forces, s'agite en tous sens dans l'espoir de s'échapper de cet endroit horrible et de retrouver sa maman qu'elle cherche du regard, mais qui est absente de la pièce.

Affolée, elle se débat, hurle à fendre l'âme lorsqu'elle sent tout à coup une main chaude et douce la toucher. Elle ouvre les yeux, sa maman est là, penchée sur elle. Aussitôt, Laurence

réalise qu'elle a refait cet affreux cauchemar qui la tourmente sans cesse depuis l'opération à l'œil qu'elle a subie près de trois ans auparavant, alors qu'elle avait fêté son troisième anniversaire. Plusieurs minutes après son réveil, son cœur battait encore la chamade et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Ce mauvais rêve lui avait paru si réel qu'elle en était toute bouleversée.

— Pauvre petite, c'est encore ce cauchemar qui te met à l'envers, la consola sa maman. Habille-toi pis viens me rejoindre en bas, je vais te préparer à déjeuner.

— Elle était... là, maman, la... madame... en noir! hoqueta Laurence. Elle voulait m'enlever... mon toutou et m'amener... loin, loin de toi.

Annette calma sa fille du mieux qu'elle put et redescendit à la cuisine, le cœur chamboulé. Que pouvait-elle faire de plus pour apporter un peu de quiétude à sa fille chérie? Elle se consolait en se disant que le temps finirait par calmer ses tourments et apaiser ses peurs.

La fillette de cinq ans glissa en bas de son lit, enfila ses pantoufles et ses lunettes qu'elle détestait à mourir depuis qu'on lui avait expliqué qu'elle devrait les porter le reste de sa vie. Elle saisit délicatement son lapin en peluche, fragilisé au fil du temps par de nombreuses déchirures et maintes fois réparé par Annette. Elle se rendit à la cuisine en hoquetant tant elle avait pleuré et son visage bouffi avait conservé les rougeurs de son gros chagrin.

— Viens t'asseoir, lui dit sa mère, je t'ai préparé un bon gruau avec de la cassonade. Mange et ensuite tu t'habilleras. Mais tu restes à la maison, il pleut à boire debout dehors.

Constatant que sa fille était ébranlée, elle tenta de la rassurer.

— Tu vas voir, Laurence, bientôt, ça va s'arrêter, ces cauchemars-là. Tu y penseras plus.

Annette souhaitait profondément que l'intervention chirurgicale traumatisante qu'avait vécue sa fille ainsi que le pronostic peu encourageant n'aient pas trop de conséquences désagréables dans la vie future de Laurence. Le spécialiste n'avait pu réaligner parfaitement l'œil et Annette était consciente que les moindres différences, plus particulièrement celles qui sont physiques et surtout apparentes, attisent souvent le mépris et le rejet.

Le traumatisme était bien réel pour cette enfant fragile dont on avait diagnostiqué un important strabisme à l'œil droit. Après l'intervention, Laurence avait dû porter une plaque en plastique sur son œil sain pendant plusieurs mois pour ainsi contraindre l'œil faible à se renforcer. Malheureusement, après des semaines et des semaines à convaincre la petite qu'il était nécessaire et même primordial de faire les exercices de correction pour la vue, ses parents avaient été obligés de lâcher prise, de cesser les exercices et de faire confiance à l'avenir en espérant tout au moins un rétablissement satisfaisant de l'acuité visuelle de la gamine. Dès lors, ils avaient compris qu'elle porterait des lunettes toute sa vie. À partir de ce moment, l'avenir de Laurence prit une tangente qui ne lui apporta que tourments et désespoir.

\* \* \*

Ce samedi matin du 28 juin 1958, une pluie diluvienne s'abattit sur la région en quelques heures. Les trombes d'eau tombées en un court laps de temps feront, quelques jours plus tard, l'objet d'un court reportage dans le journal local, causant d'énormes dégâts dans les sous-sols des maisons ainsi qu'à plusieurs endroits dans la ville.

Laurence termina son gruau et remonta à sa chambre. Accoudée à la fenêtre, elle observa les gouttes de pluie qui formaient des virgules en glissant sur le carreau vitré et traçaient des chemins rigolos. Enfin, un peu avant midi, les lourds nuages disparurent complètement pour laisser place à un soleil de plomb.

— Maman, est-ce que je peux aller jouer dehors? La pluie s'est arrêtée et je veux aller retrouver Carole et François.

— Oui, Laurence, mais fais attention de pas marcher dans les flaques, t'as des sandales neuves, et au prix qu'elles ont coûté, si tu les abîmes, tu devras les porter comme ça tout l'été. Je t'avertis, je t'en achèterai pas une autre paire.

Laurence était une fillette charmante. Elle avait un visage délicat et toujours souriant, elle affichait une énergie débordante. Elle avait des yeux noisette et des cheveux bruns coupés à la garçonne. La frange sur son front lui donnait un air malicieux.

Les Michaud habitaient près des rives du fleuve Saint-Laurent, à Longueuil, dans une petite maison en bardeaux de bois de style traditionnel. Construite vers la fin du dix-neuvième siècle par le boulanger du village, la demeure avait été vendue à Théodule Michaud, le grand-père de Laurence. Habitant sur le Plateau-Mont-Royal, au deuxième étage d'un triplex dont il était le propriétaire, Théodule venait passer chaque année ses vacances estivales avec sa femme Marie-Ange et leurs enfants dans cette résidence secondaire qu'il appelait fièrement sa « maison de campagne ».

À vingt-quatre ans, Antoine, le père de Laurence, avait acheté à un prix plus qu'abordable la maison d'été de ses parents quelques mois après son mariage avec une jolie Montréalaise de vingt-deux ans du nom d'Annette Caron.

Deux ans auparavant, Antoine avait entrepris des études au Collège Sainte-Croix, dont la réussite du cours classique devait lui ouvrir les portes du Grand Séminaire. Mais après avoir fait la connaissance de la jeune Annette, il avait tourné son avenir vers une autre direction. Cette demoiselle Caron allait, de toute évidence, changer la destinée du futur séminariste qui, un bon matin, s'était rendu à l'église pour faire un examen de conscience. Après une entente avec son Créateur, l'étudiant en théologie avait troqué le sacerdoce contre le métier de laitier tout en faisant la promesse au Seigneur que, s'il épousait cette jeune fille, il allait l'aimer et la chérir jusqu'à la fin de sa vie. Le 10 septembre 1951, sous un soleil radieux, Antoine avait passé la bague au doigt de sa bien-aimée qui portait fièrement, depuis ce jour, le nom de Michaud.

Ainsi, Antoine avait acquis la maison paternelle pour une bouchée de pain, bien conscient qu'elle avait un urgent besoin de rénovations majeures et qu'il devrait y injecter beaucoup d'argent. La tuyauterie devait être refaite à neuf. Il fallait aussi songer à agrandir la demeure pour y héberger une famille nombreuse à venir. Après sept années de dur labeur et à force de persévérance, le logis avait fière allure. Le toit de tôle grise, en pente, à deux versants courbés, arborait à l'avant une lucarne. Au rez-de-chaussée, sur la façade, deux fenêtres à carreaux peintes en rouge, placées de façon symétrique, encadraient joliment la porte d'entrée. Bordant le trottoir, un long balcon en planches de pin, abrité par le prolongement de la toiture, tenait lieu de rassemblement à toute heure de la journée, mais plus souvent le soir, après le souper, pour la famille et les voisins. Annette y avait installé en permanence sa chaise berçante dont les marques d'armature incrustées dans le plancher de bois étaient témoins des longues heures passées à s'y bercer. Le déclin de bois fraîchement peint en

blanc recouvrait les murs extérieurs de la maison. Côté cour, une cuisine d'été faisait le bonheur de la famille pendant les jours de pluie.

Avec son modeste salaire de laitier, Antoine arrivait tout juste à joindre les deux bouts. Certains mois plus difficiles, il croulait sous les factures de matériaux de construction. Il devait parfois gratter les fonds de tiroirs afin de trouver les sous nécessaires pour se procurer l'essentiel.

Heureusement, il avait hérité de son père d'une habileté manuelle incomparable. Il pouvait faire à peu près tout dans la maison. Cela lui permettait de réaliser des économies d'argent appréciables grâce auxquelles il offrait de plus beaux cadeaux à ses enfants à Noël.

Annette, de son côté, veillait toujours à ce que personne ne gaspille ce qui avait été gagné à force de dur labeur. En combinant leurs efforts mutuels, les conjoints réussissaient à jouir d'une vie pour le moins confortable, tout en parvenant à s'offrir, à l'occasion, de petits plaisirs en famille. Mais le quotidien des Michaud n'allait-il connaître que des beaux jours ?

## 2

### Une visite inattendue

La pluie ayant cessé, Laurence était allée retrouver Carole et François. Ils s’amusaient devant la maison du deuxième voisin. Ils avaient construit des bateaux de fortune à l’aide de bâtons de Popsicle et suivaient leur trajectoire dans l’énorme rigole que la pluie avait créée sur le bord de la rue et qui emportait tout ce qui flottait jusqu’au canal situé un peu plus loin.

Annette sortit sur la galerie avant et, comme chaque fois, se pencha au-dessus de la rampe pour crier à sa fille aînée de rentrer pour le repas. Il était aisé pour elle, d’un simple coup d’œil, de repérer sa marmaille, car la rampe donnait directement sur le trottoir. De là, en s’avançant légèrement, elle avait une vue dégagée de la rue.

— Laurence, viens dîner ! s’égosilla-t-elle, espérant que sa voix porte jusqu’au bout de la rue Saint-Joseph.

Ce court tronçon de rue accueillait huit maisons de chaque côté. Il était ceinturé au sud par la rue Saint-Charles et au nord par la rive du fleuve Saint-Laurent. Les Michaud habitaient la première maison au sud de la rue, derrière une petite épicerie qui avait pignon sur la rue Saint-Charles. Laurence arriva finalement quelques minutes plus tard.

— Dépêche-toi de manger, commanda sa mère. Après dîner, on va aller retrouver ton père sur sa *run* vu qu’y fait beau, enfin! Je vais aussi en profiter pour faire des commissions. Le temps d’installer Louise dans le pousse-pousse et on y va.

— Est-ce que je vais pouvoir demander du lait au chocolat à papa?

— Ben oui, s’il lui en reste et si t’es pas trop tannante, tu pourras en avoir.

Antoine aimait gâter ses enfants et était toujours heureux de voir apparaître sa marmaille dans le secteur de la ville qu’on lui avait assigné pour faire sa tournée. Après avoir traversé plusieurs avenues, Annette reconnut au loin la voiture à lait de son époux, immobilisée au milieu de la rue devant la maison d’une cliente. Équipé d’un panier en métal pouvant contenir huit pintes de lait en verre, Antoine filait de porte en porte pour livrer ses commandes.

— Flûte! Y est encore en train de courir. Ça fait cent fois que j’lui dis que ses clientes se sauveront pas...

Contrariée, elle se hâta de le rejoindre pour le sermonner et lui répéter qu’il devrait cesser de courir comme un fou. Antoine, voyant approcher sa femme et ses deux filles, s’arrêta pour savourer cette visite inattendue.

— Tiens, tiens! Regarde donc qui c’est qu’y est là! plaisantait-il d’un air taquin.

— Papa, papa! s’écria Laurence, excitée. Est-ce que je peux avoir du lait au chocolat?

— Si ta mère veut, c’est correct, répondit-il en jetant un œil à sa femme.

Antoine consultait toujours son épouse lorsque ses enfants demandaient quelque chose. Jamais il ne se risquait à prendre seul une décision, et ce, peu importe la situation.

— Oui, c'est d'accord, accepta Annette. Mais t'en laisseras un peu pour ta petite sœur. Antoine, penses-tu finir tard ?

— Oh oui, c'est certain. Alfred veut rien savoir aujourd'hui, ça fait deux fois que je dois le rattraper, y a hâte d'arriver à laiterie. Tu le sais, ce maudit cheval-là connaît le chemin par cœur, pis quand j'suis rendu presque à fin de ma *run*, y part sans m'attendre. C'est comme rien, y doit sentir l'odeur de l'avoine fraîche.

Quelque temps après son mariage, Antoine avait acheté à un prix avantageux une tournée de lait de la laiterie Saint-Alexandre, à Longueuil. L'acquisition incluait une respectable clientèle bien établie ainsi qu'une voiture et un attelage. Le cheval était un magnifique percheron noir que l'ancien employé, maintenant à la retraite, avait nommé Alfred.

— Très bien, acquiesça Annette, on va t'attendre pour souper. Cet après-midi, moi, je vais aller chez Woolworth au Centre Jacques-Cartier, j'ai besoin d'une couple de cossins pour ma couture. Après ça, je m'en retourne à la maison, ça va me donner juste assez de temps pour préparer le souper. Pis veux-tu cesser de courir comme un veau entre chaque client ! Je t'ai vu, tsé, du bout de la rue, t'élancer au troisième étage avec ton *rack* à lait qui pèse une tonne. C'est un cœur que t'as, pas un moteur ! Attends pas de faire une crise cardiaque en pleine rue !

— Ben voyons, Annette ! Tu t'énerves pour rien, comme d'habitude. Mon cœur est bon. Pis arrête donc de t'en faire avec ça. Quand j'ai mon erre d'aller, j'peux pas stopper sec

de même ! Pis tu sais ben que j'suis sur la route depuis cinq heures à matin pis que j'ai hâte de finir ma journée pour rentrer chez nous.

Annette hocha la tête pour abdiquer, sachant que son mari n'en ferait qu'à son idée. Antoine remonta dans sa voiture, claqua deux petits coups avec sa langue, et son cheval se remit au trot pendant que la mère et ses filles prirent le chemin du centre commercial.

Peu de temps après l'achat de la maison, Annette avait mis les bouchées doubles pour faire sa juste part et aider son mari à pourvoir à tout. Elle avait déniché chez une dame bénévole de la paroisse une vieille machine à coudre à pédale de marque Singer, en échange de travaux ménagers. En plus d'avoir comme sa mère un don exceptionnel pour la couture, Annette était dotée d'une créativité hors pair. Elle pouvait créer de superbes vêtements pour ses enfants. Elle n'avait toutefois pas hérité de la grande patience de sa mère et, lorsqu'elle avait passé tout un après-midi à coudre, les filles n'avaient qu'à bien se tenir sinon elles allaient assurément passer un quart d'heure à genoux dans le coin de la cuisine ou se retrouver au lit plus tôt que d'habitude.

Sitôt revenue chez elle, Annette laissa la poussette près de la porte d'entrée, pour permettre à Louise de dormir encore un peu au grand air.

— Laurence, chuchota-t-elle, t'as encore le temps de jouer dehors avant le souper, mais fais attention de pas réveiller ta sœur. Si elle dort pas assez longtemps, elle sera pas du monde à l'heure du souper.

Laurence alla rejoindre Carole, Lucie et Odette qui sautaient à la corde au rythme d'une comptine.

— Les douze mois de l'année sont janvier... février... mars... avril...

Elle s'approcha du groupe.

— Allô! Qu'est-ce que vous faites?

— Salut, Laurence! répondit Carole. On saute à la corde, veux-tu jouer avec nous autres?

— Oh oui! Mais avant, je vais aller voir François, on dirait qu'y est fâché. En sortant de chez moi, je l'ai vu. Il est assis dans l'escalier chez eux.

Carole, au courant de la situation, l'informa :

— Ouais, y est pas content parce qu'y veut jouer avec nous autres pis nous on veut pas, on a décidé que c'est juste les filles qui jouent, ça fait qu'y est parti bouder dans son coin.

François était assis sur la dernière marche au bas du long escalier qui menait à l'appartement familial, au deuxième étage du duplex dont son père était propriétaire. Les coudes sur les cuisses et la tête appuyée dans ses mains, il faisait la moue. Selon lui, les garçons devraient avoir le droit de jouer à des jeux de filles puisque les filles, elles, participaient à l'occasion aux parties de hockey et de baseball organisées par les gars de la rue Saint-Joseph. Il serait plus précis de dire que les filles étaient acceptées dans la seule éventualité où il n'y avait pas assez de garçons pour former une équipe complète.

Laurence connaissait François depuis son tout jeune âge. Voisins immédiats, leurs parents avaient développé avec les années une solide amitié et, par conséquent, un lien presque fraternel unissait François et Laurence, puisque celle-ci n'avait qu'une sœur et lui, que des frères. Laurence se sentait bien auprès de son ami. Comme un grand frère protecteur,

il prenait toujours sa défense lorsqu'il y avait une dispute ou une chamaillerie au sein du groupe. Au fil du temps, une saine complicité s'était créée entre eux.

— Ouais, ben c'est plate pour lui, répondit Laurence, prenant son parti. On pourrait trouver une autre activité et lui demander s'il veut jouer avec nous.

— Pourquoi c'est toujours lui qui décide? s'offusqua Carole. Pour une fois qu'on est entre filles!

Carole, comme toutes les gamines de la rue, avait le béguin pour François. Cependant, lorsque Laurence était présente, François n'avait d'yeux que pour elle. Et c'est la raison pour laquelle Carole n'aimait pas que son amie tienne obstinément à ce que François participe à leurs jeux ce jour-là.

— J'ai une idée! annonça Laurence. On pourrait aller faire un tour chez M<sup>me</sup> Bélanger! Je vais demander à François s'il veut venir avec nous. De toute façon, je n'ai pas vraiment le goût de sauter à la corde, il fait trop chaud.

Laurence manigançait toujours un plan pour que François fasse partie de ses activités, car elle le trouvait drôle et amusant. Il ne donnait pas sa place pour jouer la comédie et faire rire ses compagnons, ce que tous appréciaient beaucoup. Il était doté d'un grand sens de l'humour. Plus petit que la moyenne des garçons, il avait une chevelure brune bouclée, et son nez retroussé lui donnait un air espiègle et taquin, comme celui de sa mère, Yvette Gauthier. Yvette était une petite femme, haute comme trois pommes. Elle avait de magnifiques yeux vert émeraude et de courts cheveux roux et très frisés. Coquette et toujours bien mise, elle se rendait fidèlement chaque semaine chez sa coiffeuse, et ses visites fréquentes dans les boutiques de mode suscitaient l'admiration. Toutefois, dès qu'elle était en présence de ses deux meilleures voisines, son caractère au naturel surpassait son image de dame distinguée. Simple,

drôle et spontanée, elle était très volubile et excellait dans l'art de raconter des blagues grivoises. Elle jouissait d'un incroyable sens de l'humour qui n'avait d'égal que l'amour qu'elle portait à ses enfants. Tout le monde l'adorait.

Quant au père de François, Gérard Gauthier, sa silhouette était élancée et plutôt fluette. Bon vivant et extraverti, il avait une réputation de joueur de tours. Personne ne pouvait rivaliser avec lui lorsqu'il s'agissait de manigancer des mauvais coups. Et comme la pomme ne tombe jamais loin de l'arbre, François était un boute-en-train. Il souffrait d'une légère hyperactivité qui, curieusement, lui servait. Ce trop-plein d'énergie le rendait gaffeur. De fait, il bougeait et gesticulait sans cesse, et ses maladresses provoquaient parfois des culbutes qui déclenchaient la rigolade chez ses copains. Doté d'un sens de l'autodérision, il faisait profiter son entourage de sa présence et de sa jovialité pour agrémenter les jeux.

Les filles se rendirent auprès de François pour lui proposer la nouvelle activité. Laurence prit l'initiative.

— Salut, François! Est-ce que tu viens avec nous chez M<sup>me</sup> Bélanger? On veut aller lui dire bonjour.

— Elle doit avoir des poissons rouges à la cannelle comme la dernière fois, précisa Odette dont les yeux semblaient déjà au-dessus du plat de friandises. Y sont tellement bons, ces bonbons-là!

François accepta la proposition des filles. Les cinq enfants partirent en sautillant et traversèrent la rue pour se retrouver sur le balcon de M<sup>me</sup> Bélanger. Carole colla son nez contre la vitre et posa ses deux mains de chaque côté de son visage afin de bloquer les rayons du soleil et de mieux voir à l'intérieur.

— Elle est là, cria-t-elle, je l'ai vue! Elle a traversé le couloir pour aller dans la cuisine.

Maria Bélanger, veuve depuis de nombreuses années, habitait la maison voisine de celle de Carole. Elle n'était pas très grande et arborait des hanches généreuses. Sa forte corpulence lui occasionnait d'ailleurs quelques douleurs dans les jambes lors de ses déplacements, raison pour laquelle elle ne sortait que très rarement de chez elle. Très âgée, la dame dont la chevelure blanche toujours remontée en une toque lui donnait un air sévère avait le cœur sur la main. Elle n'avait pas d'enfants. Pourtant, Dieu sait qu'elle les adorait. Quand Laurence et ses amis allaient lui rendre visite, elle les recevait toujours chaleureusement et les comblait de friandises de toutes sortes.

Maria s'était préparé une tasse de thé et se dirigeait vers sa chaise berçante lorsqu'elle entendit frapper à la porte d'en avant. Elle se pencha un peu pour voir qui cognait à cette heure et aperçut cinq petites têtes agglutinées contre la vitre. Elle ne put s'empêcher de sourire et alla vite ouvrir.

— Quelle belle surprise ! Mes amis viennent me rendre visite !

Comme toujours, elle les accueillit avec amour et s'empressa de les inviter à entrer et à s'installer à la cuisine. Maria Bélanger ne se lassait jamais de les écouter narrer leurs aventures et se délectait de leurs expressions enfantines, si candides et empreintes de simplicité. Son embonpoint lui occasionnant des essoufflements lorsqu'elle parlait trop longtemps, elle laissait ses jeunes invités s'exprimer, ce qu'ils faisaient sans peine, se coupant la parole à tout moment, pour lui raconter leurs derniers exploits. Après avoir bien rigolé et s'être empiffrés de sucre à la crème et de bonbons durs, les enfants reprirent le chemin de la maison. M<sup>me</sup> Bélanger referma sa porte derrière eux, espérant déjà leur prochaine visite.